

Bourses Ekphr@sis

De la rencontre entre un artiste et un critique naît une analyse littéraire de l'œuvre

Il est primordial pour un artiste de disposer d'un texte critique de qualité sur son travail. C'est le souhait d'encourager ce format d'écriture qui est à l'origine des bourses Ekphrasis, lancées par l'ADAGP en association avec l'AICA France et *Le Quotidien de l'Art* : elles ont pour objet de mettre en relation 10 artistes avec autant de critiques.

Les textes des 10 lauréats de cette édition (dotés chacun de 2 000€, couvrant la rédaction du texte et sa traduction) seront publiés au long de l'année dans *Le Quotidien de l'Art*, au rythme d'un par mois. Dans cette neuvième livraison, Alexandre Castant se penche sur le travail d'Antoine Picard.

Paradis perdu

Par Alexandre Castant

L'expérience, sensorielle et poétique, du paysage irrigue les photographies d'Antoine Picard. Entre mémoire, cartographie et fiction, l'évidence et la fulgurance de la création artistique conduit, toujours, là où on ne l'attend pas.

Des objets trouvés, des moments instables, des situations minimales ou incongrues sont photographiés dans des paysages du sud-est de la France. Des tuyaux autour d'un arbre ou contre une grille de jardin, un tapis dans une flaque de boue, une surface de peinture sur une branche coupée participent de ces détails qui, soudain, hypnotisent le regard et font se révéler l'image. Inventaire poétique de la banalité, ces

sculptures du quotidien composent *Les Énoncés* (2011-2014), l'une des premières séries photographiques d'Antoine Picard, artiste né en 1976, initialement formé à la peinture, au dessin, et dont la pratique artistique, aujourd'hui, est essentiellement photographique. Pourtant, cette approche du paysage, ces installations imprévues et précaires, portent en creux une question : quelle est la raison de ces gestes anonymes et de leurs actions invisibles qui s'approprient l'espace ? Réparent-ils quelque chose du monde ?

LE PLATEAU

Avec *Le Plateau* (2015-2018), projet réalisé dans l'Ardèche, le vocabulaire mis en place depuis *Les Énoncés* ouvre sur un portrait de famille.

Dans un paysage volcanique, anciennement éruptif, une campagne tellurique, ancestrale, mythique et farouche est d'abord photographiée avec une amplitude spatiale qui, à perte de vue, se développe. Le premier élément esthétique de cette série est donc géographique. D'une part, l'histoire volcanique autorise des collectes de pierres qui procèdent, potentiellement, d'une histoire du paysage en photographie (imaginaire matérialiste et plasticien des minéraux, land art). S'y retrouve un art du fragment prélevé dans des vallons de lumière (traces, strates et dépôts géologiques). D'autre part, la sculpture produite par une terre volcanique, c'est-à-dire la lave qui, surgissant du cratère, remplit la plaine de son relief et de son volume, rejoint le principe de la photographie : l'image, d'abord inversée, remonte, révélée, à la surface des apparences.

C'est alors que la fiction intervient, par le biais d'un second motif, le corps. Pour Antoine Picard, l'art du portrait est, en premier lieu, contenu dans ses représentations d'arbres ou de végétaux, conçues comme un miroir du

temps. Néanmoins, par-delà cette métaphore en photographie, les corps sont bel et bien étudiés dans son œuvre, notamment dans ses images d'adolescents issus d'une famille de paysans du Plateau. Leurs silhouettes sur un roc, un monticule ou dans un arbre, exposent une tension, une torsion des corps avant la chute, un mouvement figé ou en suspens, une forme d'entre-image, visible et invisible à la fois, comme extraite des plans d'un film de Bruno Dumont (*période La Vie de Jésus* ou *L'Humanité*). Ces corps exposent toute l'âpreté du monde. Dès lors, telle citation cinématographique invite à penser la fiction. Et les paysages post-volcaniques d'Antoine Picard détiennent, non seulement les traces (géologiques) du temps dans lesquelles ils s'inscrivent, mais aussi celles de la création et de son processus intérieur, dynamique et secret.

LE LAC

Photographe, Antoine Picard invente des dispositifs, narratifs, pour penser l'image. À la famille des paysans de l'Ardèche, succèdera l'histoire du village de Celles. Au cours des années 1960 et dans la région du Haut-Languedoc, un barrage et un lac artificiel devaient être créés pour irriguer, en aval, de nombreuses terres. Des études furent projetées à cette fin, et, dans la perspective de cet aménagement hydraulique, l'inondation du village de Celles fut considérée comme inévitable et décidée. Le désarroi de sa population, qui dut le quitter, fut immense. Or, une fois le projet du barrage et du lac affiné, les études se révélèrent fausses. Si l'inondation d'une partie de Celles était inéluctable, il n'était pas nécessaire de le noyer totalement. Son abandon avait été inutile, sans objet.

Antoine Picard a travaillé sur ce champ et ce contre-champ mémoriel. Le photographe a

d'abord réalisé, en collaboration avec Philippe Carrière pour les photographies sous-marines, des images en noir et blanc du lac, sous l'eau, qui semblent évoquer l'Atlantide, un autre monde englouti et, peut-être, l'âge d'or du village. C'est la partie immergée de Celles, ses fermes et son réseau routier ennoyés. En contrepoint, Antoine Picard a également photographié le village aujourd'hui abandonné, fantôme, en continuant d'explorer, autrement, son art du détail et de la banalité. Dès lors, la série du Lac est composée des sculptures aléatoires, chromatiques et énigmatiques qu'offrent un tronc d'arbre, des pierres, de l'eau stagnante ou de la terre rouge comme du sang, des fragments de l'abandon (portes murées, grilles, constructions interrompues). Entre archives, enquête, entretiens et probablement fiction, le photographe relate enfin, dans *La vallée pleine* (Créaphis, 2022), l'histoire des habitants de Celles qui, partis pour rien, vivent aujourd'hui dans la mélancolie d'un paradis perdu.

LA VIEILLE RIVIÈRE

Dernier projet, à ce jour, d'Antoine Picard, La vieille rivière énonce le programme que l'ensemble de son œuvre, jusque-là, approchait : la naissance des fantômes.

Les fantômes ? Les objets, isolés comme des sculptures dans l'espace, toujours vide, des paysages abstraits des Énoncés les suggéraient déjà. Les fantômes ? Il était possible d'y penser devant les photographies de la famille du Plateau, communauté paysanne certes impétueuse et déterminée, mais tout de même oubliée de la contemporanéité. Enfin, l'idée de village fantôme était, littéralement dans le corps du langage, ce que *Celles* était devenu dans *Le lac...* Pareillement, avec *La vieille rivière*, le terme sera, à nouveau, à prendre au pied de la lettre.

Nous sommes, maintenant, aux abords du Rhône. Une rivière, le Roubion, se jette dans l'un de ses canaux de dérivation. Sauf que de l'autre côté de ce même canal, qui coupe ainsi le Roubion, le lit de celui-ci continue ou, plutôt, en donne l'impression. De plus, accentuant cet effet d'optique, cette autre partie, forcément en aval, s'appelle le Vieux-Roubion...

En réalité, tout est artificiel dans cette cartographie. Non seulement, ce n'est pas le Roubion qui continue de l'autre côté du canal, mais des eaux pluviales de la plaine qui s'y rejettent en constituant un bras d'eau. De plus, le nom de Vieux-Roubion leur donne une impression d'antériorité... Simulacre, ce nom erroné n'est lui-même qu'un trompe-l'œil et, dans cette fiction finalement, la rivière est coupée : elle s'arrête bien avant de suivre le lit qui porte son nom.

Si le Vieux-Roubion est un bras fantôme, il demeure également un espace interlope. Antoine Picard l'a photographié, sur le mode de l'inventaire et de la topographie. Fiction de l'abandon, des rencontres clandestines, des rendez-vous de la violence, du trafic et des corps, ce bras fantôme est un bras mort, une lande de terre désœuvrée. Ses images en révèlent le calme inquiétant, la tension de l'attente et de la lumière aquatique. Le monde végétal y est photographié comme un bestiaire quand survient la tératologie de la nature. Sous un ciel désolé, le photographe isole un objet ou un motif qui se métamorphose. Dans ces eaux mortes, du fil de fer rouillé devient ainsi des algues, et sur leurs rives, des cuissardes ou des talons aiguilles délaissés sont figurés comme les indices d'un crime... Tout magnifie le silence de ce lieu avant l'accident qu'évoquent une déchèterie improvisée, une caravane fracassée, des flots figurés comme une peau prédatrice.

Antoine Picard nous offre alors l'histoire à réinventer de la mélancolie, de l'inquiétude et de la perte, ainsi qu'un manifeste de la photographie, entre éthique et écologie.

ALEXANDRE CASTANT

Essayiste, critique d'art, préfacier de nombreux livres d'artistes contemporains, Alexandre Castant a notamment publié des ouvrages sur la photographie et les images (La Photographie dans l'œil des passages, 2004 ; ImagoDrome, collectif, 2010 ; Écrans de neige, 2014) ou la création sonore et les arts visuels (Planètes sonores, 2007 ; Journal audiobiographique, 2016 ; Les Arts sonores, 2017 ; Les Cahiers du son, collectif, 2023). Écrivain, il a publié deux romans, Mort d'Athanase Shurail (2019) et La Nuit sentimentale (2023), ainsi que le livret de l'adaptation, pour l'opéra, du conte de Voltaire Micromégas (Ars Musica, Bruxelles, 2023).